

Debout près d'un monceau de corps qu'on lui passait les uns après les autres, le Mangeux-d'Hommes travaillait à prouver qu'il méritait son abominable surnom.

Chaque corps, il le mordait au cou quand il était blanc, lui enfonçait un poignard dans le cœur quand il était rouge.

Son secrétaire, Jean, inscrivait sur un registre le nombre des exécutés. Je crois qu'il en était à quatre-vingt-seize blancs et deux cent soixante-dix rouges !

Permet, que je n'achève pas cet odieux tableau ; il te soulèverait le cœur !

Pendant les huit jours qui suivirent cette scène de carnage, ce fut un *wa-ba-na* (débauche) indescriptible. La lecture des saturnales antiques t'en donnerait une faible idée. La factorerie contenait une énorme quantité de liqueurs. Ces liqueurs furent libéralement distribuées aux alliés, qui se livrèrent ensuite publiquement à des excès inimaginables.

Après m'avoir fait donner une chambre dans le fort. Jésus m'engagea à ne la point quitter tant que les Indiens seraient ivres, car autrement ma vie courrait des dangers. Mais, par une étroite fenêtre, j'étais témoin de leurs danses et des actes lubriques auxquels elles donnent lieu.

Les querelles, les rixes, les meurtres étaient journaliers, non-seulement parmi les Peaux-Rouges, mais parmi les Bois-Brûlés ou métis, et, j'ai regretté à le confesser, parmi les gens de notre race, qui, du reste, ont en majorité adopté les usages indiens.

Défense expresse avait été faite aux Apôtres de se mêler au *wa-ba-na*. Ils passèrent les huit jours d'orgie à se partager le butin, composé de pelletteries, poudre, plomb, spiritueux, instruments de chasse et de pêche, étoffes, quincaillerie, et à le charger sur un schooner qui était à l'ancre dans le port de la factorerie lorsqu'ils s'en rendirent maîtres.

Les Sauvages et les alliés blancs reçurent une faible partie de ce butin ; puis ils s'éloignèrent après avoir épousé les rations d'eau-de-feu que Jésus avait octroyées à chacun d'eux.

Quelques-uns en voulaient davantage. Mais il s'y refusa. Je craignais qu'une révolte ne fut le résultat de son refus et qu'il ne mit en péril sa vie et celle de ses gens ; car, me disais-je, que peuvent une douzaine d'individus contre plus de deux cents ! J'ignorais encore le prestige exercé par les Apôtres sur les bord du lac Supérieur.

Si les mécontents se retirèrent en murmurant, ils n'osèrent tenter la plus légère démonstration d'hostilité.

Depuis leur départ, je jouis ici du repos le plus absolu. Jésus m'a donné ma liberté sur parole. Mais tous mes mouvements sont surveillés, je le sais. Mon temps s'écoule entre la pêche, la chasse, quelques excursions dans le voisinage et l'étude des mœurs indiennes.

Ces mœurs sont curieuses à plus d'un titre. En veux-tu une esquisse, mon cher Ernest ?

L'Indien de l'Amérique septentrionale n'est pas, suivant moi, un être primitif. Il a vu, il a connu une civilisation fort avancée, je le crois, et dont on retrouve une forte trace dans ses traditions, dans ses usages, dans son culte, dans sa langue. Cette civilisation devait se rapprocher de la civilisation asiatique. La proximité de l'Amérique avec la Chine vient à l'appui de mon assertion. Je pense que le détroit de Bering a été formé, dans des âges très-reculés, par une convulsion terrestre, qui aurait divisé en deux vastes portions l'immense empire mongolique. Nos Américains furent policiés, ils eurent des villes, le confort des arts et du luxe. Mais l'invasion les repoussa dans les contrées inhabitées. Là, ils oublièrent peu à peu, dans leur lutte pour la pressante satisfaction des besoins matériels, le culte des sciences et des choses belles. De peuple pasteur ou commercial, ils devinrent peuple chasseur, guerrier.

Ne va pas m'objecter qu'alors ils auraient conservé le souvenir de ce qu'ils ont été. La mémoire du passé s'oubliera vite parmi les races qui végètent dans l'isolement. Quel est celui de nos paysans qui a souvenance du gouvernement des druides ? Et, sans aller aussi loin, combien peu savent ce que c'est que la glorieuse révolution de 1789, qui leur a donné l'émancipation !

Dans le désert américain, l'oubli de l'éducation première marche d'un tel pas que les blancs, — je parle même de ceux qui occupent une position honorable, comme les chefs facteurs des diverses compagnies de pelletteries, — ne rougissent pas de mener une existence identique-ment semblable à celle des Sauvages. L'ivrognerie et la pluralité des femmes sont de mode. La supercherie est estimée habileté, et la vie d'un homme compte moins que rien.

Les Peaux-Rouges qui hantent ces parages sont des Chippouais ou des Nadoessis. Du jour de leur naissance à celui de leur mort, ils sont dressés à la chasse, c'est-à-dire à la guerre, au mépris de la souffrance et de tout ce qui n'est pas d'une nécessité immédiate.

La seule jouissance dont ils aient une idée exacte, c'est le repos, ou plutôt l'inactivité la plus entière.

— Ah ! mon frère, me disait un Nadoessi, tu ne connaîtras jamais comme nous le bonheur de ne penser à rien et de rien faire. Après le sommeil, c'est ce qu'il y a de plus délicieux. Voilà comme nous étions avant d'avoir eu le malheur de naître. Qui a mis dans la tête de tes gens ce désir perpétuel d'être mieux nourris, mieux vêtus et de laisser tant et tant de terres et d'argent à leurs enfants ? Craignaient-ils donc que le soleil et la lune ne se lèvent pas pour eux, que la rosée des nuages cesse de tomber, que les rivières tarissent, quand ils se sont partis pour l'Ouest ? Comme la fontaine qui sort du rocher, comme les eaux de nos rapides et de nos chutes, ils ne se reposent jamais : dès qu'ils ont récolté un champ, tout de suite ils en labourent un autre ; après avoir abattu et brûlé un arbre, ils vont en renverser et brûler un autre ; et, comme si le jour du soleil n'était pas assez long, j'en ai vu qui travaillaient au clair de la lune. Qu'est-ce donc que leur vie comparée à la nôtre, puisque le présent n'est rien pour eux ! Il arrive : aveugles qu'ils sont ! ils le laissent passer. Nous autres, au contraire, ne

vivons que de cela, après être revenus de nos guerres et de nos chasses. Semblable à la fumée que le vent disperse et que l'air吸ue, le passé n'est rien, nous disons-nous ; quant à l'avenir, où est-il ? Puisqu'il n'est point encore arrivé, peut-être ne le verrons-nous jamais. Jouissons donc aujourd'hui du présent ; demain il sera déjà loin.

“ Tu nous parles de prévoyance, ce tourment de la vie : eh ! ne sais-tu pas que c'est le mauvais génie qui l'a donnée aux blancs, pour les punir d'être plus savants que nous ? Incessamment elle les blesse et les aiguille sans pouvoir jamais les guérir, puisqu'elle ne peut jamais prévenir l'arrivée du mal, qui s'attache aux enfants de la terre comme les ronces aux jambes du voyageur.”

Comment trouves-tu cette philosophie, mon cher Ernest ? N'a-t-elle pas son côté vrai, séduisant et n'est-elle pas aussi logique que bon nombre de savantes théories de nos sages civilisés ?

Encore un peu, je me *sauvagiserais* ; grâce pour le barbarisme, il est de circonstance.

Quand l'Indien vient au monde, sa mère lui donne un nom, généralement pris dans la nature. Il s'appellera l'*Eclat-de-Tonnerre*, le *Pied-de-Bison*, le *Grand-Chêne*, l'*Epervier*, le *Nuage-qui-Fille*, si c'est un garçon ; la *Feuille-Verte*, la *Petite-Corneille*, l'*Eclair*, la *Colombe-Agile*, si c'est une fille.

Cet enfant, mâle ou femelle, est étendu sur une planche où on l'assujettit par des courroies et où il demeure jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans. Rarement la mère le change. En route, elle porte le berceau sur son dos, à l'aide d'une bande de cuir ou d'écorce passée devant son front ; au repos, elle l'appuie obliquement contre un arbre, une pierre, un canot, ou le suspend à une branche.

Dès que l'enfant marche, on lui apprend à se fabriquer un arc, des flèches, ou à manier l'aiguille.

A quinze ans, les garçons se préparent à accompagner leur père à la chasse ; à vingt, il font leur grand jeune pour ailler à la guerre.

Dès qu'ils ont scalpé un ennemi, il leur est permis de courir l'allumette, c'est-à-dire de se marier. Le jeune homme se rend nuitamment dans la hutte de celle qu'il aime. Au foyer de la cabane, il enflamme un brin de bois, et s'approche de la couche où repose l'objet de ses amours. Si elle souffle et éteint la flamme, le galant est accepté ; si elle laisse flamber le bois, il n'a qu'à se retirer au plus vite, car les huées des autres habitants du wigwam le poursuivront jusque chez lui.

Libre de ses actions tant qu'elle est fille, honorée même en raison du nombre de ses amants, l'Indienne devient esclave aussitôt après son mariage. Dure, effroyable servitude que la sienne ! le maître possède toute autorité, elle aucune. Son fils même la pourra battre sans qu'elle ait droit de se plaindre. C'est une bête de somme, qui travaille sans cesse. Encore le cheval du Peau-Rouge est mieux traité qu'elle ! La famille change-t-elle de résidence, son seigneur portera seulement ses armes ; elle, il lui faudra porter un, quelquefois deux enfants, les peaux et les pieux pour la tente, la chaudière pour la cuisine, et les hardes de tout le ménage. Au camp, le mari s'accroupira sur le sol et fumera tandis que la misérable squaw dressera le wigwam, ira couper et chercher le bois pour allumer le feu, puisera de l'eau et préparera les aliments nécessaires au repas de la famille. Ainsi ou à peu près est traitée la femme orientale.

Mais l'infortunée aura-t-elle une sépulture au moins ?

Rarement. Quant au guerrier, ses obsèques se font en grande pompe. Il s'est réservé une place dans le séjour des esprits ; mais il en a refusé une à celle qui fut la compagne de sa vie. Qu'irait-elle y faire, d'ailleurs ? Le paradis des Peaux-Rouges est un lieu où l'on ne fait que chasser et se battre. Il ressemble en cela à celui des héros scandinaves ; mais la charmante Valkyrie qui doit verser l'hydromel aux braves n'y figure nulle part. Elle n'y a pas de rôle, car, avant l'arrivée des Européens, l'Amérique ignorait les avantages d'une civilisation qui lui a apporté les boissons fermentées et la petite-vérole !

Tu supposest probablement que le veuve est pour les *squaws* une condition très-enviable. Ah ! bien oui ! Le bourreau n'abandonne pas ainsi sa victime. Ici, le mort prend le vif. Il y a quelques jours, je remarquai une squaw déguenillée et portant soigneusement dans ses bras une sorte de sac, arrangé comme une poupon. Je demandai ce que c'était ; on me répondit que c'était le gage des veuves.

Voici l'explication :

Un Indien vient-il à décéder, sa femme fait avec ses plus beaux vêtements à elle un rouleau qu'elle place dans le sac où son mari serrait les siens. Si elle a quelques bijoux, quelques ornements, elle les fixe à la tête du sac, et l'enveloppe finalement dans un morceau détoffé. Elle appelle ce paquet son mari (*onobain'man*) et le doit toujours avoir avec elle quand elle sort. En marchant elle le tient entre ses bras, dans sa loge, près d'elle. Cela dure un an et plus, car la veuve ne peut déposer son gage que quand une personne de la famille du défunt, trouvant qu'elle l'a suffisamment pleuré, lui en donne la permission !

Que te semble, mon cher Ernest, de cette coutume ?

Il est vrai que le frère du mort peut, à son gré, éviter à la veuve les ennuis du gage en épousant celle-ci le jour même du décès, et qu'elle est forcée de l'accepter !

Un volume ne suffirait pas pour consigner les observations que j'ai faites sur ces peuplades, mais le *papier* me manque, comprends-tu ? Avant que je puissé t'écrire de nouveau, il faudra que je me procure cet article indispensable, presque aussi rare ici que le merle blanc chez nous.

Le Mangeux-d'Hommes est toujours le même avec moi. Il me parle peu et me regarde souvent quand il croit que je ne fais pas attention à lui. Parfois, il m'aborde, de l'air d'un homme qui a quelque chose à me demander. J'attends qu'il ouvre la bouche, et, tout à coup, il tourne les talons. Au surplus, je n'ai pas — en tant que captif — à me plaindre de ses procédures ou de ceux de ses gens à mon égard. On me surveille, mais on me traite bien, comme un prisonnier de distinction ! En somme, je ne

serais pas trop malheureux, si j'avais des nouvelles de ma mère et de la femme qu'après elle j'aime le plus au monde. Mais, hélas ! je n'ai plus entendu parler de Meneh-Ouiakon depuis son évasion. Et Judas, le lieutenant de Jésus, n'est pas revenu ! Tout cela me cause de cruelles tourments...

Je suis au bout de ma dernière feuille de papier gris. Il me reste juste la place nécessaire pour te dire que je crois que nous passerons l'hiver à la factorerie et que l'expédition de Kiouinà semble remise. J'en suis désolé, car j'ai l'espérance que, là, je trouverais l'occasion de fuir l'abominable société à laquelle je suis condamné.

Embrasse bien vivement ma bonne mère pour moi.

Ton tout dévoué,

ADRIEN DUBREUIL.

P. S. J'y pense. Tu pourrais m'envoyer une lettre à l'adresse suivante :

Monsieur RONDEAU  
Au Sault-Sainte-Marie,  
AMÉRIQUE DU NORD.

Peut-être me parviendrait-elle ?

### CHAPITRE XVIII.

#### LA LOI DE LYNCH.

Quelque temps après que Dubreuil eut expédié cette lettre, secrètement remise, comme la première, à un coureur des bois qui la devait jeter ou faire jeter à la poste du Sault Sainte-Marie, et un soir que l'ingénieur se promenait derrière la factorerie, dans l'enclos renfermant le cimetière des Blancs et celui des Indiens, Jésus vint à sa rencontre :

— Tu aimes, dit-il de sa voix mélodieuse, les charmes de la nature ?

— Près d'un champ mortuaire je ne saurais les admirer, répondit sèchement l'ingénieur.

— Pourquoi ? C'est le champ du repos, du seul et unique repos ! murmura le Mangeux-d'Hommes avec douceur. Moi aussi j'aime à rêver ici, devant ces tombes qui parlent si eloquemment dans leur profond silence, alors que l'oreille est réjouie par le concert de la grive, de l'oiseau jaune, de l'oiseau bleu, de ce robin à la gorge écarlate, du whip-poor-will dont le chant étrange ouvre carrière aux méditations de l'homme réflechi.

Ces paroles singulières dans la bouche d'un être comme le Mangeux-d'Hommes furent prononcées d'un ton si simple que Dubreuil jeta sur son interlocuteur un regard tout surpris.

Mais aussitôt celui-ci changea de gamme :

— On t'appelle ?.....dit-il impérativement.

— Adrien.

— Je sais, je sais, fit Jésus avec impatience. Mais, ton nom de famille, tu en as un ?

— Sans doute.

— Quel est-il ?

— Que vous importe de le savoir ?

Le Mangeux-d'Hommes fronça les sourcils. Dubreuil crut qu'il ne se livrât à une de ces fureurs aveugles auxquelles il était sujet quand un de ses hommes n'obéissait pas avec la rapidité désirée. Mais le signe de mauvaise humeur disparut aussitôt, et Jésus reprit avec négligence en quittant Dubreuil :

— En effet, que m'importe !

A partir de ce moment, il n'adressa plus la parole à l'ingénieur.

Ce dernier avait fini par s'habituer à sa nouvelle existence, ou plutôt il la supportait moins difficilement. Pour tromper les longues heures de la journée, il formait des collections d'insectes et de plantes sur des feuilles d'écorce de cèdre, car il ne pouvait se procurer de papier, et il faisait de fréquentes visites aux familles indiennes établies dans le voisinage.

Une partie des Apôtres étaient retournés au fort la Pointe avec le butin fait à la factorerie de Fond-du-Lac. Le reste habitait cette factorerie, qui paraissait être devenue, depuis le commencement d'octobre, un centre de recrutement.

Chaque jour il y arrivait des trappeurs blancs qui subissaient une sorte d'examen et d'inspection de la part du Mangeux-d'Hommes, puis étaient renvoyés ou admis, et incorporés, — après avoir entendu la lecture d'un règlement spécial et y avoir juré fidélité, — dans une compagnie, sous les ordres d'un Apôtre.

Il devait y avoir dix compagnies composées de vingt hommes chacune. Pour y pouvoir entrer il fallait n'être ni Indien, ni métis, ni nègre, posséder la taille, la force d'un Hercule, ne pas redouter le meurtre ou la potence, et savoir se soumettre à tous les ordres du chef suprême, le Mangeux-d'Hommes.

Evidemment, il se préparait une grande expédition.

Dubreuil pensa qu'elle serait de longue durée, car, chaque jour, les brigands allaient à la pêche et à la chasse et faisaient boucaner quantité de chairs de poissons, bisons et daims, dont ils convertissaient aussi une partie en taureaux de pemmican.

L'hiver, le rigoureux hiver arriva. Notre ingénieur dut renoncer à ses promenades, à ses excursions au dehors. Il y avait cinq pieds de neige autour de la factorerie, et le thermomètre descendait souvent à trente-cinq degrés au-dessous de zéro.

Les gens du fort, Jésus en tête, n'en allaient pas moins traquer le bison et les bêtes sauvages. Dubreuil passa alors plus d'une journée seul, sans livres, sans moyens d'écrire, trouvant l'inactivité mortelle, et attisant, dans la solitude, l'ardent amour que Meneh-Ouiakon avait allumé en son cœur.

Ses ennuis, ses souffrances, je les tairai ; mais qui de mes lecteurs ne les devinera pas ? Qui ne devinera les tortures de ce bon jeune homme, bien élevé, aimant, enterré dans un cercueil de glace, à plus de deux mille lieues de son pays natal, au milieu du désert, et réduit à recevoir sa subsistance d'une borde d'assassins !

Les plus mauvais jours s'en vont comme les bons.

(A continuer.)

Les Pilules du Dr. Colby sont recommandées contre la Bile.